

3

# MAÎTRE ANDRÉ ET POINSINET,

OU

## LE PERRUQUIER-POÈTE, COMÉDIE ANECDOTE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. DUMERSAN ET BRAZIER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-  
Montansier (Variétés), le 5 Février 1805.

*SECONDE ÉDITION.*

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 25 c.  
~~~~~

### PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE,  
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,  
Editeur des Œuvres de PIGAULT-LEBRUN,  
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N<sup>o</sup>. 51.

~~~~~  
1820.

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M. LE COMTE D'ARGENTAL..... M. *Guilbert.*  
et M. *Duval.*  
PREVILLE..... M. *B.-Gavaudan.*  
et M. *Blondin.*  
POINSINET..... M. *Aubertin.*  
et M. *Léonard.*  
MAITRE ANDRÉ, perruquier..... M. *Brunet.*  
M. DUPONT, intendant du Comte... M. *Joly.*  
et M. *Lefèvre.*  
JUSTINE femme-de-chambre de Mad.  
d'Argental. Mlle. *Cuisot.*



*La scène est à Paris , chez le Comte d'Argental ,  
en 1755.*

Le théâtre représente un Salon.

# MAÎTRE ANDRÉ

## ET POINSINET,

Comédie anecdote en un Acte, mêlée de Vaudevilles.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DUPONT, JUSTINE.

DUPONT, *courant après Julie, qui se sauve, tombe tout essoufflé dans un fauteuil.*

Ouf! je n'en puis plus! Pourquoi donc, Mademoiselle. Justine, me faire courir comme cela?

JUSTINE.

Pourquoi, M. Dupont, courez-vous toujours après moi?

DUPONT.

Parce que je vous aime... Et pourquoi vous enfuyez-vous toujours?

JUSTINE.

Tenez, M. Dupont, tout ce que vous pourriez dire, ce sont autant de parole perdues.

DUPONT.

Mais, mademoiselle, d'où viennent vos refus et vos mépris? Me préféreriez-vous M. André, ce perruquier-poète qui fait des barbes et des tragédies, des perruques et des chansons? Pensez donc à la différence qu'il y a entre lui et moi, intendand de cette maison?

*Air des Fleurettes.*

Vous devez bien connaître  
Que pour bonne raison,  
Moi, je commande en maître,  
Dans toute la maison.  
Votre cervelle échauffée  
Pense-t-elle à son métier?

JUSTINE.

On peut bien d'un perruquier  
Être coiffée,

DUPONT.

Un perruquier poète !

JUSTINE.

Pourquoi pas ? Est-il donc défendu d'employer utilement ses loisirs ? C'est un bel-esprit.

DUPONT.

Je vais parler à M. d'Agental. Depuis quinze ans que je suis son intendant , j'ai quelque crédit auprès de lui ; je ferai tant qu'il congédiera le maudit perruquier, et que n'ayant plus de concurrent, il faudra bien que vous m'épousiez.

JUSTINE.

Croyez-vous donc, Monsieur, qu'on obtienne quelque chose d'une femme par la violence ?

DUPONT.

Mais dites-moi si vous avez de la répugnance à devenir ma femme.

JUSTINE.

Oh non !... mais ne regardez pas cela comme un aveu...

DUPONT.

Vous voulez me faire enrager, c'est fort vilain de votre part.

## SCÈNE II.

JUSTINE, M, D'ARGENTAL, DUPONT,

D'ARGENTAL.

Eh bien ! mes enfans , qu'est-ce donc ? vous êtes en dispute ?

JUSTINE.

C'est M. Dupont qui veut m'épouser malgré moi.

D'ARGENTAL.

Malgré vous, Justine... et pourquoi refusez-vous M. Dupont ? il est mon intendant depuis quinze ans, ce ne doit pas être un mauvais parti.

DUPONT.

M. le Comte plaisante !

D'ARGENTAL.

Non, non, l'on sait qu'un intendant de grande maison a toujours de quoi faire un joli sort à sa femme. D'ailleurs je donnerai une dot considérable à Dupont lorsqu'il se mariera.

DUPONT.

Que de bontés ! Cela vous détermine-t-il, Mlle. Justine ?

JUSTINE.

Oh mon dieu non :

DUPONT.

M. le Comte, pour la décider, dites-lui, je vous prie, de combien sera la dot que votre générosité daigne m'accorder.

D'ARGENTAL.

Tu pourrais la fixer mieux que moi... Je te donne pour dot ce que tu m'as volé depuis que tu es à mon service. Mais dites-moi, Justine, les raisons de votre refus.

JUSTINE.

Monsieur, c'est que...

DUPONT.

Je vais vous le dire, M. le Comte. Elle est amoureuse de M. André, votre perruquier.

D'ARGENTAL.

Ah! ah! c'est un garçon de mérite. Parbleu! cela me fait penser que je viens de recevoir une lettre pour lui et une autre qui le concerne.

JUSTINE.

Une lettre...

D'ARGENTAL.

De mon ami Voltaire.

JUSTINE.

Comment! M. André est en correspondance avec le grand Voltaire?

D'ARGENTAL.

Oui, sans doute; je vous expliquerai cela dans un autre moment. Dupont, allez sur-le-champ au Théâtre Français, et priez Prévile, de ma part, de venir aujourd'hui dîner avec moi; vous lui direz que nous aurons Poinciset et un nouvel auteur avec lequel il sera bien aise de faire connaissance.

DUPONT.

J'y vais M. le Comte. Vous vous en repentirez mademoiselle Justine, vous vous en repentirez.

D'ARGENTAL.

Eh bien?

DUPONT.

J'y vais sur-le-champ.

## SCÈNE III.

D'ARGENTAL, JUSTINE.

JUSTINE, *timidement.*

Monsieur le comte...

D'ARGENTAL.

Que voulez-vous, Justine?

JUSTINE.

Si ce n'était pas être trop curieuse...

D'ARGENTAL.

Après ?

JUSTINE.

Qu'est-ce que M. de Voltaire vous écrit donc au sujet de M. André ?

D'ARGENTAL.

Des choses très-flatteuses, mais qu'il n'est pas encore tems de vous apprendre. Ce qu'il y a de plus pressé, c'est de me dire s'il est bien vrai que vous ayez envie d'épouser André.

JUSTINE.

Mais, M. le Comte, je crois que oui.

D'ARGENTAL.

Etes-vous certaine qu'il vous aime ?

JUSTINE.

Il me le jure tous les jours.

D'ARGENTAL.

Serment de poète, mon enfant.

*Air de René Lesage.*

Le poète, dans son transport  
 Est bien sujet à l'hyperbole ;  
 Il promet tout sans nul effort,  
 Et ne tient pas toujours parole.  
 Il garde pour le changement  
 Un goût léger que rien n'excuse ;  
 Vous pourrez le voir fréquemment  
 Quitter sa femme pour sa muse.

JUSTINE.

*Même air.*

Si, malgré quelque peu d'appas,  
 Il néglige femme fidelle,  
 Du moins ne le verrai-je pas  
 Se fixer près d'une autre belle.

D'un tel époux, en vérité,  
 Mon cœur qui d'avance l'excuse,  
 Craindra peu l'infidélité,  
 S'il ne m'en fait que pour sa muse.

D'ARGENTAL.

Est-ce que vous haïriez Dupont ?

JUSTINE.

Moi, haïr M. Dupont ! au contraire. Si je le rebute un peu, c'est que, sans être coquette, je sais que l'homme qui est sûr d'être aimé, cesse bientôt de chercher à plaire.

D'ARGENTAL.

Vous savez cela sans être coquette, c'est bien ; mais, Justine, ma femme vous aime, je vous veux du bien, et André ne sera votre époux que si je l'en trouve digne. Allez ; dites à Lafleur qu'on le fasse venir, et dès que Prévillle ou Poincinet seront arrivés, vous me ferez avertir.

JUSTINE.

Oui, Monsieur. Ah ! voici justement M. Prévillle.

D'ARGENTAL.

Bon, laissez-nous.

## SCÈNE IV.

D'ARGENTAL, PRÉVILLE.

D'ARGENTAL.

Eh ! mon cher Prévillle, je viens de vous envoyer chercher.

PRÉVILLE.

J'ai rencontré Dupont au bout de la rue. De quoi s'agit-il ?

D'ARGENTAL.

D'une folie qui vient de me passer par la tête.

PRÉVILLE.

Je suis des vôtres, M. le Comte. Un moment de gaieté, c'est autant de pris sur notre ennemi le plus dangereux.

D'ARGENTAL.

L'ennui ! vous savez qu'il n'est redouté que des sots.

PRÉVILLE.

Aussi ne le craignons-nous pas.

Air : *V'là qu'not' cousine, la sœur à Jean.* (Fanchon.)

Je déteste l'air sérieux  
 Du pédant, du censeur austère;  
 Le sentiment doit seul sur terre  
 De quelques pleurs mouiller nos yeux.  
 Je nargue la mélancolie,  
 La gaité donne la santé.  
 Pour être heureux toute la vie,  
 Je sacrifie  
 A la folie.

L'air riant, jamais affecté,  
 Annonce bien la franchise.  
 Moi j'aurai toujours pour devise,  
 Le vin, l'amour et la gaité.

D'ARGENTAL.

Vous êtes en bonne disposition. Préparez-vous donc à rire.  
 Il s'agit de la lecture. . .

PRÉVILLE.

D'une comédie ?

D'ARGENTAL.

Non, d'une grande tragédie.

PRÉVILLE.

Cela doit être curieux. Voyons donc : j'aime par état tout  
 ce qui fait rire, comme vous savez.

D'ARGENTAL.

Vous êtes bien payé pour cela. Mais écoutez ce que m'é-  
 crit Voltaire.

« Mon cher ange, je viens de recevoir une lettre qui m'a  
 » causé autant de plaisir que de surprise. Elle est d'un nou-  
 » veau confrère, que je ne connaissais pas encore, ce que  
 » j'avais sans doute de commun avec le reste du monde litté-  
 » raire. Il me dédie un ouvrage de sa façon. Ce n'est rien  
 » moins qu'une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée :  
 » *le Tremblement de terre de Lisbonne*. Il faut voir comme  
 » la rime et la raison s'y accordent merveilleusement ; comme  
 » les pieds de chaque vers sont bien comptés, et comme les  
 » pensées sont assorties au style, et le style aux personnages.  
 » Je ne veux pas que vous perdiez un mot de cet œuvre  
 » merveilleux, et je vous envoie le tout bien conditionné,  
 » comme je l'ai reçu, pour en faire rire nos bons amis, que  
 » j'ai toujours présents à ma pensée, quoique séparés d'eux  
 » par l'espace. J'embrasse mon ange, je me jete aux pieds de  
 » sa compagne, et je les prie de penser quelquefois au vieil  
 » ermite de Ferney. »



PRÉVILLE.

Ce bon Voltaire!

D'ARGENTAL.

Vous l'aimez aussi, vous, Prévile?

PRÉVILLE.

Oui, en dépit des mirmidons littéraires qui l'assaillent de toutes parts.

D'ARGENTAL.

Mon ami, c'est une preuve de mérite que d'avoir des jaloux.

PRÉVILLE.

Oui, morbleu !

*Air de la cavatine du Bouffe et le Tailleur.*

Fréron jase, babille

Et dit :

Partout Voltaire pille

L'esprit.

Devrait-on voir se plaindre

Celui

Qui n'en a rien à craindre

Pour lui ?

Briguons-nous du parterre

La voix ?

Suivons bien de Voltaire

Les lois,

Imitons son exemple

En tout,

Pour parvenir au temple

Du goût.

D'ARGENTAL.

Revenons au nouvel auteur,

PRÉVILLE.

Le connaissez-vous ?

D'ARGENTAL.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est mon perruquier. Je ne lui savais pas tant de goût pour la littérature, et je voudrais m'amuser un peu à ses dépens.

PRÉVILLE.

Que faire pour cela ?

D'ARGENTAL.

J'attends ici Poincinct; vous savez comme, avec son esprit, il est quelquefois bête.

PRÉVILLE.

Dites simple; c'est l'homme de la nature.

*Maître André.*

B

D'ARGENTAL.

Je veux le mettre aux prises avec notre perruquier-poète.

PRÉVILLE.

Ah! parbleu! c'est un plaisir que je veux avoir avant lui.

D'ARGENTAL.

Rien de plus facile; je vous le ferai voir. Mais j'entends quelqu'un. Chut.

## SCENE V.

Les Mêmes, JUSTINE.

JUSTINE.

Monsieur Poincinet vient d'arriver.

D'ARGENTAL.

Allons au-devant de lui; j'achèverai de vous conter mon projet. Justine, dès qu'André viendra, vous me le ferez savoir.

## SCENE VI.

JUSTINE.

Ce que m'a dit M. d'Argental m'a fait réfléchir. M. Dupont n'est pas jeune, mais il a de bonnes qualités, de l'ordre, il m'aime bien. De l'autre côté, M. André a la tête un peu exagérée. Cependant la gloire d'être la femme d'un poète! Oh! cela doit l'emporter.

*Air : Voltaire, en dépit.*

André seul me plaît,

Il est

Mon fait.

Il sera fidelle

A sa belle.

D'ailleurs un auteur

Doit par humeur

Être en effet

Epoux parfait.

De ses vers galans,

Dans tous les tems,

Il me fera des présens

Charmans.

Ses jolis couplets,

Ses frais

Bouquets,

Pour mes attraits

Seront tous faits. (*bis.*)

André seul, etc.

Et puis, lorsqu'enfin selon l'usage,  
 Au grand jour,  
 Il va mettre à son tour  
 Un ouvrage  
 Qui fera tapage;  
 Quel honneur  
 D'être la femme de l'auteur?  
 Quel honneur. (*ter.*)  
 André seul, etc.

## SCÈNE VII.

JUSTINE, ANDRÉ, *en habit de perruquier très-poudreux.*

ANDRÉ.

Vous parliez de moi, Mademoiselle Justine.

JUSTINE.

C'est vrai, M. André. On parle souvent de ceux qu'on aime.

ANDRÉ.

C'est donc ça que j'ai toujours votre nom dans le cœur.

JUSTINE.

Cela ne prouve pas ce que je vous disais.

ANDRÉ.

Si fait, puisque j'ai toujours le cœur sur les lèvres. C'est un madrigal.

JUSTINE.

Toujours de l'esprit et de la galanterie.

ANDRÉ.

Dame, je suis poète et amoureux.

JUSTINE.

Deux métiers qui donnent de l'occupation.

ANDRÉ.

Sans compter que je suis perruquier-locataire, et que j'ai pas mal de pratiques; mais je ne fais passer les affaires de la boutique qu'après les affaires de mon cœur.

JUSTINE.

Celles de l'esprit passent encore avant : et vous n'en avez pas mis dans votre secret.

ANDRÉ.

Lequel donc, Mademoiselle Justine?

JUSTINE.

Devinez un peu.

ANDRÉ.

Me prenez-vous pour un Sphinx; je sais bien faire les énigmes, mais je n'ai jamais pu en deviner une.

JUSTINE.

On dit que vous avez fait un ouvrage superbe, au sujet duquel M. d'Argental vient de recevoir une lettre de M. de Voltaire.

ANDRÉ.

Je n'en avais parlé à personne; mais, en effet, je l'ai écrit, et je peux dire d'un fier style. Savez-vous ce qu'il mande à M. d'Argental?

JUSTINE.

Non, il n'a pas voulu me le confier. Mais au moins, M. André, dites-moi donc ce que c'est que votre ouvrage.

ANDRÉ.

*Air : De sommeiller encor, ma chère.*

Tous les critiques de la salle  
Vont sur moi diriger leurs traits;  
Mais je ne crains pas la cabale,  
Et je suis certain du succès.  
On verra frémir le parterre,  
Toutes les loges se troubler,  
Car c'est... *le Tremblement de terre.*

JUSTINE.

Mon dieu! vous me faites trembler.

ANDRÉ.

Il y a de quoi, allez; c'est un ouvrage qui fera du bruit.

JUSTINE.

Et l'avez-vous présenté aux comédiens?

ANDRÉ.

Je crois bien; je l'ai lu au théâtre Français; mais ils ne s'y connaissent pas; ils riaient tous aux scènes les plus tragiques, comme, par exemple, dans celle du couteau, où Théodora, voulant se tuer, emprunte celui de Thérèse, sa confidente, en lui disant:

Thérèse, vite ment prête-moi ton couteau;  
L'on t'en rendra un qui sera bien plus beau.

Eh! bien, ils ont ri à cet endroit-là.

JUSTINE.

Est-ce que votre pièce n'aurait pas été reçue.

ANDRÉ.

Eh! ben oui; vous ne connaissez pas cette mécanique là, vous.

*Air de la Fille en Loterie.*

Sur maint théâtre de Paris  
Quand vous risquez une lecture,  
Les directeurs sont bien appris,  
Et très-honnêtes, je vous jure.

Aussi, par un accord flatteur,  
Toujours remplis de politesse,  
Ils reçoivent très-bien l'auteur...  
Mais ne reçoivent pas la pièce.

JUSTINE.

De sorte qu'ils n'ont pas voulu la jouer.

ANDRÉ.

Ils ne m'ont pas dit cela. Non ; ils ne m'ont pas dit qu'ils ne voulaient pas la jouer ; mais qu'ils ne pouvaient pas, à cause des dépenses qu'il faudrait pour monter la pièce.

JUSTINE.

C'est bien malheureux ! Et pourquoi faites-vous une pièce si difficile à jouer ?

ANDRÉ.

Comment, mais c'est le talent ! Où serait le mérite de faire quelque chose d'ordinaire ? Nous autres grands génies, nous passons les bornes, afin qu'on ne dise pas que nous sommes bornés.

JUSTINE.

Ah ! pardon, M. André ; je ne suis pas initiée dans ces mystères-là.

ANDRÉ.

Quand vous serez ma femme, je vous mettrai au courant. Mais c'est dans la poésie comme dans la peinture, et comme dit un poète latin, je crois que c'est Virgile, dans ses satyres... Non, c'est Horace, dans l'art d'aimer : *Pictoribus atque poetis* ! Vous voyez que je me souviens de mes auteurs.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, M. André ?

ANDRÉ.

Comment, vous ne savez pas le latin ?

JUSTINE.

Non.

ANDRÉ.

En ce cas, il est inutile que je vous l'explique. Pour en revenir, voyez *le Cidre*, de Racine ; *la Phèdre*, de Corneille. Aurait-on fait ces chefs-d'œuvre en suivant la route ordinaire ?

JUSTINE.

Non, sans doute, et vous avez raison.

ANDRÉ.

De même, j'ai voulu que ma tragédie eût quelque chose

de nouveau, d'original, et je crois que j'ai réussi. Je suis, parbleu ! bien curieux de savoir ce que M. de Voltaire en pense ! C'est un homme capable d'en sentir toutes les beautés.

JUSTINE.

Vous allez voir sa réponse.

ANDRÉ.

Bon ! je l'attends avec impatience ; mais, en attendant, parlons de notre amour, Mademoiselle Justine.

JUSTINE.

Ah ! je ne vous ai pas dit que vous avez un rival.

ANDRÉ.

Je m'en suis toujours méfié. Ne serait-ce pas M. Dupont ?

JUSTINE.

C'est vous qui l'avez nommé.

ANDRÉ.

Ah ! Dupont, mon ami ! Eh ! bien, il ne s'attend pas à la scène que lui ai faite.

JUSTINE.

Quelle scène donc, M. André ?

ANDRÉ.

Je lui en ai même fait plus d'une : imaginez qu'il joue un grand rôle dans ma tragédie.

*Duo du Mariage de Scarron.*

Grace à mon adresse,  
J'ai su trouver le moyen  
De le mettre en pièce  
Pour n'en craindre plus rien.

JUSTINE.

Pauvre Dupont, quel triste sort !  
Si la pièce tombe, il est mort !

*Ensemble.*

Pauvre Dupont, etc.

## SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DUPONT, qui a entendu les derniers mots.

DUPONT.

Que voulez-vous dire, M. André ?

ANDRÉ.

Je dis, M. Dupont, que je vous ai mis en pièce.

DUPONT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ANDRÉ.

Sûrement ; j'étais embarrassé pour ma tragédie, du nom d'un confident ; j'ai pris le vôtre.

DUPONT.

Comment, Monsieur, vous voulez mettre mon nom sur le théâtre !

ANDRÉ.

C'est beaucoup d'honneur pour vous.

DUPONT.

La tragédie d'un perruquier, cela doit être beau.

ANDRÉ.

Pourquoi pas, Monsieur ?

Air : *Avec vous, sous le même toit.*

Un perruquier n'est pas exclus  
De cet art où chacun s'exerce :  
Malgré des propos superflus,  
Quelquefois le mérite perce.  
Non, je n'eus jamais le projet  
D'occuper la première place ;  
Si je n'atteins pas le sommet,  
Je puis bien friser le Parnasse.

DUPONT.

Quand vous friseriez Apollon lui-même, cela ne prouve pas que vous deviez m'enlever ma maîtresse.

ANDRÉ.

Votre maîtresse ; ah ! Mademoiselle. Justine, prononcez.

Entre ces deux rivaux qui te donnent leurs vœux,  
Prononce si tu l'oses, et choisis si tu peux.

JUSTINE.

Messieurs, vous m'embarrassez fort.

ANDRÉ.

D'ailleurs on ne vous aime pas.

DUPONT.

C'est ce qu'il faut savoir. Mademoiselle Justine, je vois que votre cœur balance ; allons, renvoyez-moi cet homme-là.

ANDRÉ.

Que veut dire cet homme-là ? Voilà une apostrophe qui me surprend fort. Cet homme-là vous vaut bien, peut-être. Ecoutez quelques-uns de mes vers.

La nature, en naissant, m'a donné la naissance,  
Lequel m'a fait présent du don de complaisance,  
Tout mon désir et ma plus grande ambition  
N'est que de partager avec vous ce bon don.

DUPONT.

J'ai entendu parler de votre ouvrage, et je sais ce qu'ou  
en dit. Il n'y a pas une règle d'observée.

Air : *l'Amour ainsi qu' la Nature, etc.* (Fanchon.)

Vous croyez la pièce bonne :  
Les acteurs sont à Lisbonne,  
Et bientôt, sans y songer,  
Vous les faites voyager.  
Ils arrivent en Turquie !  
Comment arranger cela !

ANDRÉ.

Apprenez qu'un grand génie  
N'connait pas ces distances-là.

DUPONT.

Au reste, je ne suis pas venu ici pour disputer, mais  
pour dire à Mlle. Justine que M. d'Argental la demande.

JUSTINE.

J'y vais.

ANDRÉ.

Au revoir, Mademoiselle Justine.

DUPONT.

Nous nous reverrons, Monsieur.

ANDRÉ.

Oh ! je ne vous crains pas.

DUPONT, *revenant.*

Que dites-vous ?

ANDRÉ.

Je ne dis rien... Je me parle à moi-même.

## SCÈNE IX.

ANDRÉ.

Ils sont drôles tous ces gens-là... Bah ! c'est la jalousie  
qui fait se déchaîner contre moi... D'ailleurs...

Air de la *Revue de l'an VI.*

Les poètes, les perruquiers,  
Ont entr'eux quelque ressemblance,  
Et pour moi, dans ces deux métiers,  
Je vois fort peu de différence :  
Pour réussir à l'un des deux,  
Certe, il ne faut pas être bête ;  
Ranger des vers ou des cheveux,  
C'est toujours un travail de tête.



## SCENE X.

PRÉVILLE, ANDRÉ.

PRÉVILLE.

Bonjour, M. André.

ANDRÉ.

Comment, Monsieur me connaît!

PRÉVILLE.

Qui est-ce qui ne vous connaît pas, mon cher? Votre réputation...

ANDRÉ.

Oh! ça, il est vrai que je peux dire que j'en ai une.

PRÉVILLE.

Chacun a la sienne.

ANDRÉ.

Mais je n'ai pas l'honneur de connaître Monsieur.

PRÉVILLE.

C'est que malheureusement je n'étais pas de semaine, quand vous avez apporté votre tragédie à notre théâtre, car je vous aurais fait une réception telle que vous la méritiez.

ANDRÉ.

Monsieur est du théâtre Français?

PRÉVILLE.

Oui, je suis Lekain.

ANDRÉ.

Ah! Monsieur, je baisse pavillon devant vous. Que n'ai-je eu le bonheur de vous connaître plutôt.

PRÉVILLE.

Est-ce que vous croyez que le comité ne vous a pas rendu justice?

ANDRÉ.

Non, Monsieur; il a refusé ma pièce. Mais vous qui avez de l'esprit, je veux vous la faire voir.

PRÉVILLE.

Vous me flattez.

ANDRÉ.

Non, M. Lekain; je puis dire avec justice ce que j'ai entendu à votre gloire. On dit partout: nommez-moi le meilleur acteur du théâtre Français, celui qui joue avec le plus d'art: Lekain.

*Maître André.*

C

PRÉVILLE.

Vrai ! je suis confus de vos éloges. Mais, M. André, parlons de vous. Comment avez-vous le tems de penser à la littérature ? cela doit vous déranger un peu.

ANDRÉ.

Ça m'a fait perdre, à la vérité, quelques pratiques, et pendant plusieurs mois j'ai renoncé à la poésie. Ma foi, ça allait bien : tant que je n'ai pas fait d'esprit, j'ai gagné de l'argent comme une bête.

PRÉVILLE.

Je vous crois bien.

ANDRÉ.

Mais je n'ai pu y tenir. J'ai repris la plume ; et ce qui me fait enrager, c'est que j'ai reperdu mes pratiques.

PRÉVILLE.

Oui, s'il est ainsi, vous avez raison de vous plaindre.

ANDRÉ.

Puis-je espérer que vous me rendrez justice ?

PRÉVILLE.

N'en doutez pas, monsieur André.

ANDRÉ.

Que je vous aurai d'obligation !

PRÉVILLE.

Il faut s'entr'aider.

ANDRÉ.

Sûrement, entre artistes.

PRÉVILLE.

Que dites-vous, entre artistes !

*Air : Appelé par le dieu d'amour.*

Que l'on se nomme acteur, auteur,  
C'est fort bien, mais pour l'ordinaire,  
En prodiguant un nom flatteur,  
On le rend, hélas ! trop vulgaire !  
En vain, pour donner du renom,  
Le titre d'artiste en impose,  
« Rien n'est plus commun que le nom,  
» Rien n'est plus rare que la chose. »

ANDRÉ.

Quand on a une certaine facilité . . .

PRÉVILLE.

Permettez-moi, cependant, de vous peindre tous les obstacles de l'état que vous voulez embrasser.

## Air de la Trémitz.

L'auteur qui veut plaire,  
Doit d'abord se faire

Une loi sévère  
D'un goût épuré.  
Sa muse légère

Doit dans le parterre  
Voir et satisfaire

Un juge éclairé.

Qu'au milieu du monde  
Il sache observer à la ronde,

Et que dans ses vers,  
Il peigne nos travers

Divers.

Qu'au feu du génie  
Il joigne une aimable harmonie,

Par un tour flatteur,  
Qu'il rende son style enchanteur.

S'il fait

Un portrait,

Soignant bien chaque trait,

Qu'il joigne à la gaité

Quelque malignité.

Mais que sans charger,

De crainte d'outrager,  
Il montre pourtant

Un défaut important.

Pour que la raison

Dans ses écrits nous intéresse,

Qu'il mette en chanson

Une sage leçon.

Le refrain

Malin

Du couplet

Nous plaît.

Sans qu'il blesse,

Si, bien aiguisé,

Par l'esprit il est déguisé.

Au métier d'auteur,

Pour avoir quelque honneur,

En raccourci

Voici

Tous les devoirs ici.

Les suivant pas à pas,

On n'est cependant pas,

Après bien des essais,

Certain du succès.

ANDRÉ.

A la bonne heure ; mais comme d'auteur à acteur, il n'y a que la main, je compte sur vous. C'est qu'il y a dans ma pièce un rôle superbe ; je vous promets de vous le donner, si vous me faites jouer.

PRÉVILLE,

Soyez tranquille, monsieur André, on vous jouera.

ANDRÉ.

Bien sûr.

PRÉVILLE.

On vous jouera, vous dis-je. Mais j'aperçois monsieur d'Argental ; ne lui parlez pas de la conversation que nous venons d'avoir.

ANDRÉ.

Soyez tranquille, monsieur Lekain,

PRÉVILLE.

Je vous laisse avec lui ; je reviendrai dans un quart-d'heure  
(Il sort.)

ANDRÉ.

Que je suis content ! Tous les comédiens Français étaient contre moi ; il n'y a que monsieur Lekain qui n'a pas de morgue du tout.

## SCENE XI.

D'ARGENTAL , ANDRÉ.

D'ARGENTAL.

Vous voilà , monsieur André.

ANDRÉ.

Monsieur le Comte , vous m'avez fait l'honneur de me demander ; je n'avais pas de plus grande presse que de vous obéir.

D'ARGENTAL.

Vous ne m'aviez jamais dit , monsieur André , que vous fussiez poète.

ANDRÉ.

La modestie , monsieur le Comte.

D'ARGENTAL.

Vous avez donc fait des études ?

ANDRÉ.

Monsieur le Comte , je les avais commencées dans mes tendres années. J'ai même été jusqu'en sixième , et j'aurais été charmé de les continuer , si des revers fâcheux de fortune ne m'en eussent empêché.

D'ARGENTAL.

J'ai remarqué , en effet , que vous vous exprimiez avec élégance.

ANDRÉ.

C'est un effet de votre indulgence. Ayant malheureusement été créé sans bien , j'ai été contraint de quitter mes études , et de prendre l'état de la perruque , qui était celui , disait-on , qui me convenait le mieux. Alors j'ai quitté ma ville natale pour voyager. Ayant parcouru la terre et un peu la mer , je me suis rendu à Paris.

*Air de l'Opéra-comique.*

Alors remonçant aux hasards  
Des voyages et de leur chance ,  
J'ai , dans la ville des beaux-arts ,  
Enfin fixé ma résidence.  
Mais , partout , suivant mon destin ,  
Car nous avons chacun le nôtre ,  
Souvent je frisais d'une main ,  
Et j'écrivais de l'autre.

D'ARGENTAL.

Je sais tout , vous avez fait une tragédie , et mon ami Voltaire m'en parle dans sa dern ère lettre.

ANDRÉ.

M. de Voltaire est bien honnête. Au surplus, puisque vous le savez, M. le Comte, j'en conviendrai; et si vous voulez bien la lire, vous y verrez, à ce que je crois, que je me suis appliqué à la rime et à la césure exacte de mes vers. Vous ne serez pas fâché, je pense, d'y voir la description du combat du taureau, de même qu'une déclaration d'amour, un naufrage, le désespoir d'une maîtresse, le plaisir des amans de se revoir, et pour finir par une grande catastrophe, le tableau du tremblement de terre, la scène du perruquier qui veut coiffer M. Dupont, et l'éroulement général de Lisbonne.

D'ARGENTAL.

D'après l'idée que cet exposé me donne de votre ouvrage, je serai charmé d'en entendre la lecture. Je vous retiens aujourd'hui à dîner.

ANDRÉ.

M. le comte, je n'oserai jamais...

D'ARGENTAL.

Nous serons en petit comité. Il n'y aura que Prévile du théâtre Français, moi, et un de vos confrères...

ANDRÉ.

Un perruquier ?

D'ARGENTAL, *à part.*

Il croit que c'est un perruquier... bon. (*Haut.*) Nous ne serons que trois, vous dis-je. J'aperçois ces messieurs. Allez vite faire un peu de toilette.

ANDRÉ.

Je vais mettre mon habit canelle.

D'ARGENTAL.

Celui que vous voudrez.

ANDRÉ.

Je ne vais faire qu'un saut pour aller, et je reviendrai de même.

## SCÈNE XII.

D'ARGENTAL, PRÉVILLE, POINSINET.

PRÉVILLE.

Poinsinet a voulu absolument venir vous retrouver. Vous n'étiez point occupé ?

D'ARGENTAL.

Du tout. Je puis me livrer tout entier au plaisir de vous avoir.

POINSINET.

Tout le plaisir est pour moi ; je ne suis nulle part aussi  
à mon aise que chez vous.

D'ARGENTAL.

Vous devriez donc y venir plus souvent.

PRÉVILLE.

On se l'arrache, ce cher Poinsinet ; il fait les délices de  
tous les cercles.

D'ARGENTAL.

Ma foi, le sien fait les délices de tout le monde.

POINSINET.

Est-ce que vous avez vu ma petite comédie ?

D'ARGENTAL.

Et je l'ai applaudie comme il faut.

POINSINET.

Vous y trouvez donc un peu de mérite ?

D'ARGENTAL.

Il est impossible de mieux peindre le monde.

PRÉVILLE.

C'est vrai !

*Air: Jetez les yeux sur cette lettre.*

Quand vous avez mis sur la scène  
Cet aimable et bouillant marquis,  
Et cette minaudière Ismène,  
Et du baron le sens exquis :  
Quand vous avez peint ces cohortes  
De gens qu'on nomme du bon ton,  
Certes, vous écoutiez aux portes.

POINSINET.

J'écoutais dans plus d'un salon.

PRÉVILLE.

Toujours le même ! une naïveté. . . Ah ! mon cher Poin-  
sinet, contez-nous donc votre aventure de la baignoire.

D'ARGENTAL.

Qu'est-ce que c'est ?

PRÉVILLE.

Oh ! du comique. . .

POINSINET.

Pas trop pour moi. . . Mais vous riez de tout, vous,  
Préville.

PRÉVILLE.

J'ai bien raison, je pense.

POINSINET.

Qui, sans doute.

Air : *De couplets et de madrigaux.*

Tous les jours n'accuse-t-on pas  
La gaité d'être une coquette ?  
En vain pourtant un lourd Midas  
Croit qu'avec de l'or on l'achette.  
Mais du plaisir enfant gâté,  
On peut dire, sans qu'on vous flatte :  
Si Prévillle aime la gaité,  
Il n'aime pas une ingrâte.

PRÉVILLE.

Quant à vous, mon cher Poinsinet, vous êtes trop  
crédule. Il faudra pourtant vous corriger de cela. Que de  
tours ne vous a-t-on pas faits ? L'autre jour encore, cette  
charge d'écran du roi que vous vouliez avoir.

POINSINET.

Ils m'ont fait griller les jambes pendant une heure.

PRÉVILLE.

C'était bien une charge, d'ailleurs, c'était pour votre  
apprentissage.

D'ARGENTAL.

Mon cher Poinsinet, nous avons une petite visite à faire  
avant dîner, nous vous laissons seul. Si le confrère que je  
vous ai annoncé venait en notre absence, vous lui feriez les  
honneurs.

POINSINET.

C'est un auteur ?

D'ARGENTAL.

Oui. (*A Prévillle.*) Il le prendra pour un auteur... à  
merveille.

POINSINET.

Allez, allez, ne vous gênez pas.

D'ARGENTAL.

Sans adieu. (*A Prévillle.*) Entrons dans ce cabinet, d'où  
nous verrons très-bien ce qui va se passer.

## SCÈNE XIII.

POINSINET, *seul.*

Le monde est singulièrement organisé ; les uns m'accordent  
de l'esprit, les autres me taxent de simplicité... Parbleu ! je  
veux savoir le jugement que portera de moi l'homme de lettres  
qui va venir. Il ne me connaît pas, et ne saurait être prévenu...  
Je crois que le voici.

## SCENE XIV.

POINSINET, ANDRÉ *en toilette, perruque à bourse, l'épée au côté.*

ANDRÉ, *à part.*

Si je ne me trompe, voilà le perruquier que m'a annoncé M. d'Argental. (*Ils se font des salutations.*) Il n'a pas mauvaise tournure. (*Haut.*) Monsieur est sans doute le confrère qui doit dîner avec nous?

POINSINET.

Oui, Monsieur. Vous êtes aussi, je pense, le confrère avec qui M. d'Argental veut me faire faire connaissance? (*à part.*) Voilà un homme de lettres qui n'a pas trop bonne façon.

*Duo de la Cosa rara.*

ANDRÉ.

Ben jour, mon cher confrère.

POINSINET.

Salut, mon cher confrère;  
Enchanté de vous faire  
Mon compliment sincère.

ANDRÉ.

Avec vous je veux faire  
Une amitié sincère.

POINSINET.

Au Parnasse, à Cythère,  
Vous savez, dit-on, plaire?

ANDRÉ.

Je sais unir, pour plaire,  
Bien des talens nouveaux,  
Et j'ai toujours su faire  
La barbe à mes rivaux.

*Ensemble.*

POINSINET.

Il sait unir, etc.

ANDRÉ.

Je sais unir, etc.

ANDRÉ.

Permettez-moi, Monsieur, de me féliciter de voir ici un homme dont le mérite est sans doute très-grand, quoique je n'aie pas l'avantage de le connaître.

POINSINET.

Est-ce que Monsieur ne connaît pas mon cercle?

ANDRÉ.

Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur-là. (*A part.*) C'est quelque coiffure d'une nouvelle espèce, un fer à cheval. (*haut*) Monsieur connaît-il mes crochets?



POINSINET.

Non Monsieur. (*A part.*) C'est quelque ouvrage burlesque de sa façon.

ANDRÉ.

Il paraît que nous ne travaillons pas dans le même genre. Monsieur ne donne pas dans la papillotte ?

POINSINET.

Vous voulez dire le papillottage ?

ANDRÉ.

Ah ! c'est *ad libitum*.

POINSINET.

Eh donc, point de clinquant ; il faut faire des choses durables, qui puissent passer à la postérité.

ANDRÉ.

Le léger est fort à la mode, pour les dames surtout.

POINSINET.

Aussi le bon goût se perd, on ne fait plus que des ouvrages de fantaisie.

ANDRÉ.

Oh ! moi, je ne me borne pas à cela ; j'ai étudié tous les genres, et je possède le métier à fond.

POINSINET.

Ah ! parbleu ! je serais ravi de m'escrimer un peu avec vous. Pour passer le tems jusqu'au retour de ces messieurs, jouïtons ensemble, et voyons qui l'emportera sur l'autre.

ANDRÉ, *à part.*

Esi-ce que ce perruquier-là viendrait pour m'enlever la pratique de M. d'Argental ?... Effrayons-le. (*Haut.*) Voulez-vous que je commence ?

POINSINET.

À la bonne heure... Dans quel genre allons-nous combattre ?

ANDRÉ.

Le coup de peigne, c'est trop commun, trop simple ; pour couper court, il faut du tranchant, et je vais vous faire la barbe d'une manière...

POINSINET, *riant.*

Vous êtes donc bien sûr de votre fait ?

ANDRÉ.

Vous ne seriez pas le premier que j'aurais rasé comme cela. (*A part.*) Jetons-lui de la poudre aux yeux. (*Haut.*)

*Maître André.*

D

J'ai toujours mes outils sur moi. (*Il tire sa savonnette.*)  
Allons, allons, dans un instant, vous n'aurez plus la fantaisie d'être mon rival.

POINSINET.

Qu'est-ce que c'est donc que cela, une écritoire?

ANDRÉ.

Comment, une écritoire? Eh! non, c'est une savonnette.

POINSINET.

Serait-ce le sujet sur lequel vous voulez travailler?

ANDRÉ.

C'est un objet que je manie joliment, vous allez voir,

POINSINET, *à part.*

Tous ces grands esprits sont bizarres. (*Haut.*) Il est vrai que souvent le titre le plus simple fournit à l'imagination la plus vaste carrière. . . et le mot savonnette. . . Oui! . . .

    Vouloir rendre femme discrète,  
    L'homme affable avec du pouvoir,  
    C'est user une savonnette  
    Ainsi que pour blanchir un noir.

ANDRÉ.

Tiens, il est jovial, le collègue!

POINSINET.

A votre tour.

ANDRÉ.

Oui, oui, au lieu de nous amuser à faire des vers, (car si je voulais j'en ferais aussi bien que vous,) procédons à notre gageure. Voyez comme cette main est leste; cela coupe le sifflet à tous ceux qui se croient plus habile que moi. (*Il tire son rasoir qu'il ouvre.*)

POINSINET.

Couper le sifflet? Eh! mais, je n'eme trompe pas, c'est un rasoir!

ANDRÉ.

Dont vous allez voir l'effet tout-à-l'heure.

POINSINET.

Malheureux! que veux-tu faire?

ANDRÉ.

Vous prouver que vous avez tort de vous croire plus habile que moi.

POINSINET.

Ecoutez donc.

ANDRÉ.  
Je n'écoute rien. Ah ! vous avez voulu joâter. Vous y passerez malgré vous.

POINSINET, *se sauvant*,  
Au secours ! au voleur ! à l'assassin !

ANDRÉ, *le poursuivant*.  
Ne criez donc pas ; ce sera fait dans un instant !

POINSINET, *tombant dans un fauteuil*.  
Je le crois bien. Au secours ! à l'assassin !

## SCENE XV ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS, *accourant*.

D'ARGENTAL.  
Eh ! mon dieu ! qu'y a-t-il donc ?

POINSINET.  
Il veut me couper le cou.

ANDRÉ.  
Non, n'ayez pas peur, je suis trop honnête homme pour ça. D'ailleurs j'ai bien assez de mes pratiques, et je ne veux pas vous enlever les vôtres.

POINSINET.  
Que dites-vous ?

FRÉVILLE.  
Il y a ici du qui-proquo.

POINSINET.  
Quoi ! vous ne tiriez pas cet instrument pour vous défaire de moi ?

ANDRÉ.  
Du tout, je voulais seulement vous faire la barbe.

POINSINET.  
La barbe ! qui êtes-vous donc ?

JUSTINE.  
C'est monsieur André, le perruquier.

ANDRÉ.  
Rue de la Vannerie.

POINSINET.  
Il m'a fait une rude peur ! Vous m'aviez annoncé un con-frère.

D'ARGENTAL.

Aussi l'est-il. C'est l'auteur de la tragédie du *Tremblement de terre de Lisbonne*, ouvrage superbe qu'il va nous faire le plaisir de nous lire.

ANDRÉ.

Tout de suite, si vous voulez.

PRÉVILLE.

Non, après souper.

D'ARGENTAL.

Ma foi, mon ami, vous avez raison... Monsieur l'auteur, Voltaire a lu votre tragédie; puisqu'elle n'a pu être jouée, il veut du moins qu'elle ait les honneurs de l'impression. Il m'envoie l'argent nécessaire pour cela, et la vente s'en fera à votre profit. Mais j'y mets une condition: vous aimez Justine et vous ne l'épouserez qu'en renonçant à la poésie. Choisissez.

ANDRÉ.

Quoi! monsieur le Comte, vous exigez...

D'ARGENTAL.

Que vous choisissiez, et c'est encore l'intention de Voltaire.

ANDRÉ.

Quoi! monsieur le Comte, il veut priver la postérité de mes talens pour la poésie. C'est jalousie de métier. Mais je crois, sauf respect, que vous faites parler ici monsieur de Voltaire.

D'ARGENTAL, *lui remettant une grande lettre.*

Il va parler lui-même. Lisez la lettre qu'il vous écrit.

ANDRÉ.

Voyons. Il écrit gros, monsieur de Voltaire.

PRÉVILLE.

Pour que vous lisiez plus facilement.

ANDRÉ.

Comme si je ne savais pas lire. Un homme qui fait des tragédies. (*il lit.*) Faites des perruques... faites des perruques... faites des perruques... Eh bien! toujours la même chose.

PRÉVILLE.

C'est qu'il n'a que cela à vous dire.

ANDRÉ.

Ce que c'est que les vieilles gens. On a bien raison de dire que Voltaire commence à se répéter: cinquante fois la même phrase dans sa lettre.

D'ARGENTAL.

Allons donc, choisissez entre Justine et la poésie, et finissons.

ANDRÉ.

Quoi ! mademoiselle Justine, vous souffririez que l'on m'arrachât à votre amour ?

JUSTINE.

Moi, Monsieur, vous voudriez m'épouser à présent que je ne vous accepterais pas.

ANDRÉ.

Ça m'est égal. Mademoiselle Justine, vous me refusez ; vous allez être bien surprise, ma pièce va être jouée.

D'ARGENTAL.

Jouée, comment donc ?

ANDRÉ.

Monsieur Lekain s'en charge, et remplira le principal rôle.

POINSINET.

Monsieur Lekain ! comment savez-vous cela ?

ANDRÉ.

Il me l'a dit lui-même. (*montrant Prévile.*) Demandez-lui plutôt.

D'ARGENTAL.

A Prévile ?

ANDRÉ.

Comment ! Prévile, le crispin ?

PRÉVILLE.

Lui-même, qui s'est amusé à vos dépens.

ANDRÉ.

Comment ! vous n'êtes pas *Lekain qu'est si brillant* ?

PRÉVILLE.

Pas tout-à-fait.

ANDRÉ.

Vous m'aviez promis qu'on me jouerait.

PRÉVILLE.

Eh bien ! on vous a joué.

ANDRÉ.

J'aurais dû m'en méfier, car il n'a pas l'air tragique du tout. De cette manière-là je reste garçon et on ne jouera pas ma pièce. Que vais-je devenir dans une telle conjoncture.

PRÉVILLE.

Vous finirez votre rôle par les deux derniers vers de votre tragédie.

En quelque endroit que j'aïlle , à pied ou en carosse,  
Il me souviendra du... premier jour de ma noce.

ANDRÉ.

Ce n'est pas mal dit pour quelqu'un qui ne joue pas la tragédie ; mais vous vous arrêtez sur le *du*, étendez-vous sur le *dra*. Au surplus, soyez tranquille, je ne pleurerai pas. L'amour me maltraita, je vais monter au parnasse, et me consoler dans le sein de Pégase.

### VAUDEVILLE.

Air: *Vaud. de l'Ecu de six francs.*

ANDRÉ.

Quand j'ai fait une tragédie,  
On s'est mis à rire de moi ;  
Mais suis-je le seul dont on rie,  
Convendez-en de bonne foi ?  
Parmi tant d'auteurs que l'on fronde,  
Je dois paraître avec éclat,  
Puisqu'au moins je puis par état  
Faire la barbe (*ter.*) à tout le monde.

DUPONT.

Chaque état a son avantage,  
Le plus mauvais n'est pas le mien ;  
Si l'amour n'est pas mon partage,  
Je puis m'en consoler fort bien !  
Or, voilà sur quoi je me fonde :  
En fait de calcul et d'argent,  
On voit toujours un intendant  
Faire la barbe (*ter.*) à tout le monde.

POINSINET.

La plupart de nos grands génies  
M'accusent de simplicité,  
Parce que dans mes comédies  
Je n'ai point de méchanceté.  
Messieurs, critiquez à la ronde,  
Votre métier est bien chanceux ;  
On fait enfin la barbe à ceux  
Qui font la barbe (*ter.*) à tout le monde.

D'ARGENTAL.

Toujours le talent sur la terre  
A ses jaloux, ses envieux ;  
Et contre notre ami Voltaire  
On se déchaine à qui mieux mieux.  
Quoiqu'un plat Zoïle le fronde,  
En fait d'esprit et de talens,  
On verra Voltaire long-tems  
Faire la barbe (*ter.*) à tout le monde.

## PRÉVILLE.

Voyez nos jeunes militaires  
 Braver les dangers, les hazards,  
 Et servir comme volontaires  
 Sous les drapeaux sanglans de Mars.  
 Sur leurs têtes quand l'airain gronde,  
 Bien loin d'avoir peur du canon,  
 Ils n'ont pas de barbe au menton,  
 Et font la barbe (*ter.*) à tout le monde.

JUSTINE, *au public.*

Lorsque l'on vous offre un ouvrage,  
 On n'est jamais sûr d'obtenir  
 Vos bravos et votre suffrage,  
 Quoiqu'on en ait un grand desir.  
 Si quelque censeur crie et gronde,  
 Veuillez bien l'avertir tout bas  
 Qu'ici Maître André ne veut pas  
 Faire la barbe (*ter.*) à tout le monde.

FIN.